

AÏNDIAB

la corniche de Casablanca



Senso Unico Éditions

Jean-Luc Pierre



table des matières

Aïn Diab	8
L'Atlantique entre mythe et histoire	16
La course des vagues et du vent	22
Sable et roches	32
L'Atlantrope	40
Les eaux douces	46
Le marabout de Sidi Abderrahman	52
Le ciel et la terre des Ouled Messaoud	66
Douars, <i>carianat</i> et villas	72
Pavillon bleu	82
Plein air, pleine mer	90
La Corniche	100
Un « tour de côte »	110
Terre et mer nourricières	118
Le monde de la nuit	128
Les chevaux de la plage	138
Perspective	146
<i>Table des photographies</i>	154
<i>Éléments de bibliographie</i>	156



L'ATLANTIQUE ENTRE MYTHE ET HISTOIRE

« *Il n'est pas aisé de pousser plus avant que les Colonnes d'Héraclès, vers la mer inaccessible* ». Au début du V^e siècle avant notre ère, le poète grec Pindare, dans ses Néméennes (III, 26), ne manque pas de nous prévenir sur les dangers de cette mer inaccessible qui porte un nom divin : Océan. Cette mer gigantesque avec ses forts courants et ses monstres inconnus roule ses flots énormes contre le roc inhospitalier de la côte africaine. L'évocation de la démesure océane sera d'abord de l'ordre du mythe avant que la raison n'en force les secrets.

Dans la mythologie grecque, Océan est un Titan et l'Atlantique désigne la grande mer, sans terre à l'horizon, qui s'ouvre aux intrépides navigateurs une fois franchies les Colonnes d'Hercule : le détroit de Gibraltar. Dès le V^e siècle avant notre ère, Hérodote attribue le nom d'Atlantes aux peuples qui vivent à proximité de l'Atlas, cette montagne mythique du bout du monde. Platon, dans le Timée et le Critias, forge un autre mythe du pays des Atlantes : l'Atlantide. Pour le philosophe grec, l'histoire enseigne que ce riche et puissant royaume du roi Atlas situé sur une île très vaste en face du détroit, a asservi les peuples de la Méditerranée. Seule la vaillance d'Athènes aux bonnes institutions réussit à combattre l'empire liberticide qui, à la suite de cataclysmes, fut englouti dans les flots de l'océan qui en perpétue le nom. Aucune date, sinon très reculée, aucun fait précis, sinon fantaisiste, n'embarrassent Platon qui n'avait pas à expliciter à des esprits éclairés la valeur métaphorique de son récit. L'Atlantide n'est qu'un non-lieu, une utopie, un idéal de l'âge d'or que seules les bonnes constitutions sauront approcher sinon recouvrer.

N'en déplaise aux exégètes de Platon, aucun continent jamais ne disparaît ; il flotte irrémédiablement sur la couche visqueuse qui le déplace ; c'est une question de densité. A l'échelle géologique, ce sont les petits cataclysmes répétés sur des millions d'années qui façonnent l'écorce terrestre. Depuis 130 millions d'années environ, un fossé s'est ouvert entre l'Afrique et l'Amérique qui, immergé, est devenu l'océan Atlantique.

Au-dessus de l'océan, le ciel immense est occupé, du levant au couchant, par la course du soleil. Tant de mythes fondateurs s'y sont accrochés. Mythes lumineux, cosmogoniques, régénérateurs qui ont finalement été intégrés aux religions monothéistes.

La nuit, à l'horizon, le ciel ne se distingue de l'océan que par l'étincelant fourmillement des astres. Pour les anciens, la Grande Ourse était la frontière entre le levant et le couchant, la borne infrangible de la nuit, la constellation qui jamais ne se lève ni ne se couche. Les soirs de lune, la





PLEIN AIR, PLEINE MER

Marcher, c'est faire corps avec la terre au point qu'on en arrive à penser que c'est marcher qui fait tourner la terre. Dans le mouvement répétitif de la bipédie le corps se modèle, l'esprit fonctionne en liberté et les pensées voyageuses se structurent d'elles-mêmes ou demeurent dans un fécond chaos. Lors d'une marche à deux ou trois les langues se délient et la conversation prend un tour plus libre. La brume éteint les propos incendiaires ; la rumeur continue des vagues étouffe les considérations intimes échangées sous le sceau de l'amitié.

Vus du trottoir, les promeneurs du bord de l'eau, ceux qui marchent à la limite du sable et de la mer, semblent flâner dans l'immensité du paysage : question d'échelle. Certaines sportives se meuvent, de l'eau jusqu'aux genoux, pour galber les cuisses et raffermir le popotin ; d'autres marchent les pieds nus sur le sable humide et compacte pour ressentir au maximum les plaisirs de leur corps dans les effluves de l'océan et sous les rayons vivifiants du soleil matinal.

La plupart des marcheurs fuient le sable. Ils arpentent le large trottoir de pavés roses du boulevard construit sur la dune à quelques dizaines de mètres de l'océan. Ils sont venus en voiture des villas des quartiers résidentiels ou des appartements chics du centre-ville. La qualité des vêtements de sport confirme le milieu social des pratiquants de la marche matinale et sportive. Si une partie des gens se connaissent, ce n'est pas un lieu de rencontre, bien au contraire. Les hommes, en moyenne plus âgés que les femmes, marchent vite, les yeux fixes ou baissés, la casquette vissée. Les femmes, les plus nombreuses, souvent en petits groupes de deux ou trois, portent parfois un chapeau à large bord noué par un foulard et des lunettes de soleil. Certaines poussent la peur du soleil jusqu'à mettre des gants blancs. D'autres ont des vêtements plus légers, des tenues de tennis, des shorts. Le terme de cette marche correspond à la limite de l'aménagement de la promenade où une boucle du trottoir invite au retour vers la Corniche. Au total cela représente quatre ou cinq kilomètres parcourus dans la fraîcheur ensoleillée du matin.

Les familles des classes moyennes qui accèdent de nos jours massivement à l'automobile viennent de plus en plus les dimanches de printemps sur la promenade. Beaucoup d'enfants, des jeunes filles, des couples marchent ou esquissent quelques pas de course comme un apéritif au repas dominical qu'on ira prendre à la maison ou chez les grilleurs de la route d'Azemmour. Et puis, il y a ceux qui ne marchent pas. Ils garent la voiture face à la mer pendant la pause déjeuner pour enfileur un casse-croûte ; d'autres viennent discuter entre amis en regardant les flots agités depuis le pare-brise. Comment, il est vrai, se lasser du spectacle de la mer !





LA CORNICHE

L'importance économique et la beauté des lieux ont fait du littoral casablançais une zone convoitée où se mêlent aménagements concertés et appétits fonciers. Dans son acception courante, la Corniche désigne le boulevard semi-circulaire qui surplombe la mer où des établissements balnéaires, des cafés, des hôtels, des restaurants et des boîtes de nuit ont été construits.

Les premières transformations de cette côte rocheuse sont la conséquence de la prospérité naissante de la ville dans les années 20, et du développement d'un goût, jamais démenti depuis, pour le soleil et la mer, pour les plaisirs du corps partiellement libéré des conventions sociales et des contraintes mentales.

Jusqu'à la construction du port moderne de Casablanca, le bain de mer était souvent forcé. Les barcassiers marocains devaient affronter les vagues au passage de la barre pour rejoindre les navires en rade. Ils débarquaient les passagers à dos d'homme jusqu'à la terre ferme au pied de la Porte de la Marine de l'Ancienne Médina. Les Marocains pratiquaient également le bain de mer à des fins hygiéniques et cette pratique allait même jusqu'à choquer de prudes diplomates anglais qui imposèrent le port du caleçon aux baigneurs Bidaouis...

Mais les temps changent. Le goût des bains de mer se diffuse dans la société occidentale à la Belle Epoque. L'arrivée massive des Européens à Casablanca au début du XX^e siècle favorise le développement d'activités balnéaires.

Le bain de mer mixte est à l'opposé de la pratique du bain dans la société arabo-musulmane. A l'abri des regards et de la concupiscence, le hammam est un lieu clos, chaud, sombre, qu'opacifie encore la vapeur. Dans la douceur du lieu, l'hygiène corporelle se métamorphose en plaisirs du corps qui se savourent dans l'intimité, avec retenue et au milieu de gens du même sexe. En revanche, le style de vie solaire des Européens offre au regard de tous un corps partiellement dénudé et libre de ses mouvements. Ce culte du corps dont les lieux de célébration sont la plage ou la piscine, se manifeste par la mode du costume de bain, celui des femmes surtout. Le maillot féminin des années 30 épouse étroitement le buste et la taille et suggère le corps de la femme. Après 1945, le bikini dévoile le corps des belles filles de la plage.

La première plage de Casablanca était située devant le marabout de Sidi Belyout. Le développement du port a poussé les établissements balnéaires vers l'est, à proximité de la ville moderne. Vers 1928, cette plage s'efface également devant l'extension du port et des industries,



106



107



LE MONDE DE LA NUIT

En fin d'après-midi, la foule déambule en famille, en couple, entre amis sur le boulevard de la Corniche. Les étapes les plus appréciées de cette promenade sont les terrasses qui surplombent l'océan face au soleil couchant. Insensiblement, le crépuscule favorise la mixité des groupes de jeunes qui s'accroît à mesure que se densifie le velum noir de la nuit. L'océan vide et noir, rebelle aux constructions humaines, contraste alors fortement avec les lumières des établissements les plus achalandés de la Corniche.

Les beaux soirs de vacances ou le week-end, familles, couples, copains se retrouvent sur les terrasses des cafés-glaciers, dînent dans les restos chics ou chocs, se baladent avec plus ou moins d'innocence jusqu'à minuit sur les larges trottoirs. La carène du grand complexe cinématographique, couché au flanc de la Corniche, accueille aussi dans ses entrailles feutrées, un large public avide des grosses productions hollywoodiennes.

A minuit, tout change ; le monde de la nuit commence à s'éveiller. Les noctambules se pressent aux portes des cabarets orientaux, des clubs et des discothèques.

Les cabarets se multiplient sur la Corniche. Traditions orientales et marocaines mêlées, ces établissements ressortissent de standings très différents. Il en est de très huppés comme celui qui expose au-dessus de la plage sa façade en haricot mi-palais de planteur de Virginie, mi-Trianon de Versailles. D'autres établissements au cœur de la ville sont franchement plus populaires. Dans une petite rue donnant sur le boulevard de la Corniche, un cabaret de moyenne gamme ouvre ses portes dès onze heures mais tout le monde arrive à minuit. Il faut franchir le barrage très physique des portiers physionomistes, descendre au sous-sol comme s'il fallait un rituel d'inversion par rapport aux conventions du monde extérieur. Des lampes clignotent dans l'escalier. Le peu de lumière qu'elles émettent est absorbé par la couleur bleu-nuit-pailletée des murs sombres, par l'épaisseur des capitonnages rouges. Dans la salle, des canapés semi-circulaires rouges entourent des tables rustiques noires recouvertes de nappes blanches souvent brûlées par les mégots. Une bougie flambe dans un bougeoir de terre et des nappes en papier sont disposées en fleur dans un verre.

La qualité d'un cabaret, c'est avant tout le plateau, les musiciens, les chanteurs et chanteuses qui vont se succéder. Une dizaine de musiciens, exclusivement masculins, alignés au fond de la salle jouent des cordes, des percussions et du synthétiseur. La sono est forte, un peu nasillarde, mais on peut se parler à l'oreille et échanger des bribes de conversation entre les morceaux.

